

Regards, du point de vue des sciences humaines et sociales, sur les phénomènes contemporains de « Mondialisation-globalisation », par Jacques Ardoino.

En cette fin de siècle les fantasmes foisonnent à plaisir. Il n'est, pour s'en convaincre, que de relire les prédictions de Paco Rabanne prenant allègrement la suite des sectes millénaristes. L'imaginaire n'est nullement absent de notre thème de réflexion, nous l'allons voir. Cette première conférence, qui cherchera évidemment ses prolongements dans celle de demain matin, plus explicitement centrée sur les pratiques et les situations éducatives, s'intéressera préalablement à des questions d'ordre sémantique et épistémologique relatifs à ce qu'il est convenu de distinguer en tant qu'ensemble des sciences humaines et sociales auquel se rattachent les dites sciences de l'éducation.

De leur côté, les phénomènes de « mondialisation-globalisation » s'étendent aux dimensions de notre planète, envahissent les médias et préoccupent les hommes politiques au point de constituer un nouveau dogme largement teinté aux couleurs technocratiques. Tout d'abord, le syntagme, lui même, est, en réalité, franco-mexicain. Les deux termes qui le constituent ne sont ni synonymes ni équivalents. On parlera, plus volontiers, en Europe, de mondialisation, voire d'internationalisation, pour désigner une façon, réputée actuelle mais toutefois largement ancrée en amont dans l'histoire et le Droit, de penser dorénavant les rapports entre Etats, Nations, Pays, continents, cultures, civilisations, en termes d'ensembles (voulant donc privilégier une lecture systémique, en dépit de la systématique aristotélicienne rémanente) en tentant de remédier ainsi aux nuisances constatées des particularismes, tandis que le mot globalisation, employé en Amérique latine, d'inspiration plus anglo-saxonne, et, par conséquent, plus pragmatique, correspondra davantage à des stratégies d'échanges commerciaux et politiques, réglés organisationnellement par des traités, en vue d'une homogénéisation optimale, reléguant volontiers l'hétérogénéité au rang de dysfonctionnements pathologiques. Il en découlera aisément l'attente néolibérale (quelque peu providentialiste il faut bien le reconnaître !) de marchés s'autorégulant harmonieusement, prenant en quelque sorte la relève de la « bonne nature » d'antan (au moment même où la vanité de celle-ci se reconnaît à travers les « effets de serre »). L'idée de régulation, finalement plus cybernétique, mais pouvant aisément apparaître comme interface interdisciplinaire pour des modèles aussi bien mécaniques que biologiques, mériterait évidemment alors d'être particulièrement interrogée, au même titre que celle d'interaction (interactions astro-physiques, thermodynamiques, chimiques, neutres, non chargées de sens, de désirs, d'intérêts, de stratégies ou de ruses, et les interactions humaines se spécifiant tout à l'opposé). La globalisation s'adjoindra très vite les moyens des nouvelles technologies de l'information et de la communication (ces deux dernières notions toujours joyeusement confondues) et prendra, au besoin, ses modèles dans le développement exponentiel, voire vertigineux (d'autres y trouveraient des traces plus pulsionnelles à travers le jeu des fantasmes) de l'informatique, du *web* ou des téléphones cellulaires. Elle tendra, de la sorte, à s'engluer, pour mieux asseoir son intention d'harmonisation-homogénéisation dans la dilution permise par l'inflation du virtuel et dans la fantaisie reproductrice du clonage. Des conséquences en résulteront au plan des langages : « langues de bois », « politiquement correct », conformisation. De son côté, la mondialisation, l'internationalisation (quand ce ne sera plus régionalement l'europanisation ou le marché commun nord-américain (USA, Canada, Mexique) s'empêtreront dans les rets des pluralités culturelles, linguistiques, juridiques, économiques et sociales ne parvenant pas à supprimer, voire à faire oublier, le fossé croissant des inégalités. Même si elles prennent dans la modernité des formes dominantes plus juridiques et politiques, ou plus économiques, selon les cas, deux remarques s'imposent, dès maintenant : la globalisation et la mondialisation posent des questions avant tout d'ordre anthropologique. C'est la question de l'autre (altérité, altération, et, à travers ces notions, elles mêmes hétérogènes, les statuts respectifs de la pureté et de l'impureté), c'est à dire de l'étranger, et de ses systèmes de valeurs, qui se retrouvent en jeu, aussi bien qu'enjeux réels ; en dépit des intentions fonctionnalistes d'optimisation, les termes initiaux des couples antagonistes subsistent et se retrouvent au delà des traitements : les majorités et les minorités, les dominants et les dominés, les pauvres et les riches...le pluriel et l'hétérogénéité résistent effectivement aux ambitions d'unité et d'homogénéité. Mais c'est aussi, et surtout, la volonté hégémonique d'une science économique (elle même encore poussée par le calcul financier à un niveau de virtualisation et d'abstraction de plus en plus anonyme et insaisissable, ce qui oppose fréquemment des formes maffieuses et larvées de pouvoir à celles des Etats déclinants) qui s'affirme, à propos des phénomènes de mondialisation-globalisation, par rapport aux autres sciences humaines et sociales. Bien que présenté sous des aspects rénovés, plus compliqués, sinon plus complexes, le règne de *l'homo aeconomicus* est loin d'être achevé. La gestion, l'administration (avec les vestiges tenaces d'un Droit d'exception), relayés par un *management*, plus fonctionnel, issu d'une autre culture, font facilement, à travers leurs exigences de modélisation, « bon marché » de ce qui encombrerait autrement leurs analyses. C'est pourquoi de nombreuses « études », dont les orientations restent surtout praxéologiques (optimisation de l'action et aide apportée à la décision) tentent aussi d'apporter leurs contributions à une telle problématique, mais doivent, alors, être soigneusement distinguées des « recherches » proprement dites, plus classiquement soucieuses de production de connaissances nouvelles au

regard de l'institution scientifique. L'étude, avant tout fruit d'« experts », plutôt que de « chercheurs », a pour « objectifs », plus encore que pour « finalités », la confirmation sinon la justification, voire l'infirmité, de politiques, de stratégies, de dispositifs, de plans ou de programmes, d'innovations, encore à l'essai.. C'est pourquoi, elle s'écartèle ordinairement entre des procédures de « contrôle » et des « processus » d'évaluation (toujours confondus). C'est sans doute pourquoi aussi de nombreux partisans zélés (organiseurs, décideurs, responsables, technocrates), créant au besoin les instruments adéquats (banque mondiale, AMI) s'opposent de manière aussi manichéenne à des réactions paroxystiques de défense (Seattle). Les nations et les peuples peuvent effectivement s'organiser et se concerter pour tirer parti de leurs expériences respectives en donnant ainsi naissance à une rationalisation des tâches et des procédures, il n'en va pas nécessairement de même en ce qui concerne les comportements, les croyances et les valeurs des uns et des autres. Telles sont les limites épistémologiques des fonctionnalismes. L'économie devient, de la sorte, excessivement réductrice en faisant abstraction des manifestations les plus rebelles des comportements humains et sociaux (psychologie, psychologie sociale, sociologie, anthropologie, ethnologie, philosophie...) contrariant ses modèles, ou en les renvoyant à la pathologie d'une irrationalité, ce qui revient au même.

Quelles peuvent être alors, en amont de la problématique éducative, et de ses conséquences au plan d'une formation surtout voulue domestiquée, sur lesquelles nous reviendrons demain matin, sans préjudice d'un tel impérialisme économique, les éclairages venant des autres champs disciplinaires des sciences humaines et sociales susceptibles de contribuer à l'intelligence d'un phénomène aussi massif que celui auquel nous nous intéressons dans ce colloque, dont les excès mêmes attestent au passage la part recelée d'imaginaire. Tout semble se passer, ici, comme si l'effort civilisateur devenait en quelque sorte anti-culturel. L'approche systémique qui s'est pourtant faite l'un des principaux propagateurs de la pensée complexe, combine, en fait, plusieurs visées : placer le débat sur un terrain résolument épistémologique en remettant en question le positivisme hérité d'Auguste Comte dominant, jusque là les conceptions les plus canoniques de la scientificité, et contestant même les conceptions cartésiennes d'une analytique entendant réduire le complexe au simple, sans échapper pour autant aux pièges d'une ingénierie privilégiant toujours les mécanismes, et sa volonté d'homogénéisation-maîtrise, à travers le « holisme » (globalisation !) et la récursivité, dont elle se réclame ; constituer une sorte de langage véhiculaire, d'« *esperanto* » commun à toutes les sciences humaines, mais qui ne saura jamais, en revanche, distinguer convenablement entre le « compliqué » et le « complexe »¹. Nous sommes confrontés à un problème philosophique, celui des contradictions et d'une pensée dialectique dont les psychologies, expérimentale, cognitive ou clinique, s'accommodent finalement assez mal (la dernière plus à l'aise avec l'ambivalence), de même que les sociologies descriptives et positivistes. Ni l'économie, ni la systémique ne se pensent vraiment en termes dialectiques. Chez Edgar Morin, la dialogique, reprise de Bateson va bien dans ce sens mais ce n'est pas l'optique la plus courante chez les systémiciens, même si ils se voudraient plus résolument situés dans un tel sillage. De plus, la tentation restera toujours forte de vouloir chercher dans une transdisciplinarité (trans : transversalité ou transcendance ?) les résolutions des contradictions antérieures ; ce sera par exemple, les « meta-points de vue réflexifs de Palo-Alto ou *L'homme symbiotique* de Joël de Rosnay. On trouvera encore plus facilement compatible avec l'ingénierie systémique (sans doute parce que plus familier aux mathématiciens contemporains de la première et de la seconde cybernétiques) : le paradoxe (bien présent également dans l'école de Palo-Alto) et, plus généralement, les vues combinatoires et harmoniques de Leibniz. Tout à l'opposé, c'est la dialectique de l'universalité et d'une particularité singulière (n'en excluant pas d'autres, pour autant, qui la recourent ou s'y subissent : unité/diversité, singulier/pluriel, homogénéité/hétérogénéité), qui nous paraît, ici, la plus centrale. En fait, dans le langage plus facilement unidimensionnel de la modernité, on parlera, plus ou moins simultanément, et de façon insuffisamment différenciée, d'oppositions conceptuelles ou notionnelles, dont les sens se *recouvrent* ou se *recourent* parfois, sans jamais coïncider réellement pour appartenir à des registres linguistiques hétérogènes ; il s'agit notamment, ici, des catégories : **universalité**, **particularité**, **singularité**, inhérentes à une pensée *dialectique*, de l'opposition plus binaire s'originant dans la systématique aristotélicienne et aboutissant à une classification hiérarchisée en genres et en espèces entre le **général** et le **spécial**, de l'opposition plus fonctionnelle, économique et gestionnaire entre le **global** et le **local** (perspective organisationnelle) et, parfois, entre le **centre** et la **périphérie** (perspective institutionnelle). Les deux premières, encore ontologiques, s'ordonnent au *savoir* à travers les regards portés sur des objets, tandis que les deux dernières, résolument praxéologiques) privilégient le *pouvoir* et l'*action*. Ce sera justement l'angle d'opposition entre global et local qui se trouvera privilégié dans le cadre des phénomènes de mondialisation-globalisation, les souhaits d'harmonisation et de standardisation se heurtant constamment aux revendications d'exceptions culturelles et de droits des minorités. Quant au pluriel, il y a, en fait, deux pluriels : le pluriel de **mêmeté**, pluriel d'homogénéité, et le pluriel d'hétérogénéité, pluriel plus qualitatif d'**ipseité**. Un collectionneur de timbres-poste, par exemple, constitue un pluriel d'homogénéité, il y a plusieurs timbres, sinon la collection semblerait un peu vide, mais ce seront toujours des timbres postes de même nature. Quand Marcuse voulait fusionner, concilier, intégrer, Marx et Freud, (ce qui d'ailleurs ne lui a pas réussi,

puisque'il est mort sans y parvenir), il était très différemment confronté à un pluriel d'hétérogénéité. Castoriadis, sans effets d'annonce a connu plus de succès, à sa manière. Castoriadis a su articuler et conjuguer Marx et Freud, parce qu'il inscrivait le pluriel en premier, alors que d'autres placent l'unité en avant comme au dessus du reste..

Effectivement, deux lectures antagonistes de la relation de l'homme et de la société, que la seule référence à l'*unitas multiplex* ne nous parait pas pouvoir suffire à tenir ensemble, s'affrontent tout au long du dernier siècle et se retrouvent souvent confusément mêlées, y compris à travers le procès contemporain de globalisation : l'une, dans la pure tradition de la philosophie des lumières et des encyclopédistes cherche plus essentiellement dans l'unité de la raison les invariants permettant de fonder l'action et la pensée sur des repères stables à défaut de certitudes, en dépit de leur réfutabilité toujours possible ; l'autre entend prendre en compte, plus phénoménologiquement, et plus existentiellement, les « casuistiques » et les savoirs pratiques, inventés (plus que découverts) aux fils temporels des particularités-singulativités. Si les sciences médicales et les sciences juridiques restent bien indispensables à la formation des médecins et des juristes, les casuistiques de la médecine et du Droit que constituent la clinique et la jurisprudence n'en sont pas moins précieuses, justement parce qu'hétérogènes, pour apporter leur importante contribution à cette formation. Ainsi en va-t-il, un peu partout, dans l'univers des sciences de l'homme et de la société, sciences de la « compréhension selon Dilthey qui les opposait justement aux sciences de « l'explication », avec les « terrains » propres à l'ethnologie, à l'anthropologie, à l'histoire du temps présent, à la sociologie, à la psychologie sociale ou à la psychologie... Chacun à sa manière, Edgar Morin ou Michel Maffesoli travaillent une telle question, à travers des « entrées » différentes, mais en lui reconnaissant, tous deux, les dimensions d'une crise épistémologique portant sur nos modes de connaissance. Ce dernier s'attache à tenter de saisir le présent dans ce qu'il a de plus volatile, à travers une époque où les repères fluctuent, où les valeurs se diluent, où tout semble se bousculer et se transformer, jusqu'au confusionnisme unidimensionnel du *new age*, en proposant les ressources d'une *raison sensible*², tandis que le premier, avec la notion de sciences anthroposociales, cherche une réforme de la pensée dans une intelligence nouvelle de la complexité (*La Méthode*³), venant relire autrement les échecs des découpages analytiques plus traditionnellement disciplinaires. Mais bien sur, à y regarder plus finement encore, l'herméneutique et l'énergétique (P. Ricoeur⁴), les structuralismes (R. Barthes, J. Lacan, C. Levi-Strauss), la temporalité (passé, *hic et nunc*, futur) et l'historicité, l'homogénéité et l'hétérogénéité, les modèles mécaniques et les modèles biologiques, les métissages, vont venir traverser et complexifier, à leur tour, le jeu des interactions, des réseaux et des ensembles. Dans la perspective d'un travail sur le langage où nous entendons aussi nous situer, seule une pensée dialectique peut permettre de « congédier les pièges des dialectes » (J. Vial⁵). Nous préférons, alors, le terme de dialectique à celui de dialogique, dans la mesure où celui-ci comprend de façon quasi-explicite, la réalité des conflits, avec leur caractère normal, comme découlant des contradictions, et implique aussi bien la temporalité et l'histoire.

Point n'est donc besoin, à notre avis, de dissertar à l'infini au bénéfice d'une logique d'exclusion, caractéristique d'une pensée de type binaire, sur les avantages et les inconvénients, sur les aspects positifs ou négatifs, des phénomènes de mondialisation-globalisation. La tâche la plus urgente est de lever les hypothèques constituées à partir des imbroglios sémantiques, et d'assumer le plus possible, en connaissance de cause, les soubassements épistémologiques que peuvent nous révéler nos choix de vocabulaires. Ensuite, il conviendra de prendre ce qui nous convient en rejetant, voire en combattant, les conséquences qui nous paraissent inacceptables en fonction de nos systèmes de valeurs convenablement hiérarchisées.

Notes

- (1) Cf. Jacques Ardoino et André de Peretti, *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris 1998, et Jacques Ardoino « Editorial, la complexité revisitée » in « Entretiens avec Edgar Morin sur l'éducation », *Pratiques de formation-analyses*, n° 39, janvier 2000.
- (2) Cf. Michel Maffesoli, *Eloge de la raison sensible*, Grasset, Paris 1999
- (3) Cf. Edgar Morin, *La méthode*, I, II, III, IV, Seuil, Paris 1977-1991
- (4) Cf. Paul Ricoeur, *De l'interprétation*, Seuil, Paris 1966
- (5) Cf. Jean Vial, *La pédagogie au ras du sol*, ESF, Paris 1973